

Anne Bernard, *le Soleil sur la façade*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966, 158 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 4, Number 1, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036312ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036312ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J.-C. (1968). Review of [Anne Bernard, *le Soleil sur la façade*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966, 158 p.] *Études françaises*, 4(1), 108–109.
<https://doi.org/10.7202/036312ar>

ANNE BERNARD, *le Soleil sur la façade*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966, 158 p.

On dirait quatre nouvelles, sous le signe des saisons. Pourtant, même si les noms changent, ce sont les saisons d'une même vie qu'Anne Bernard décrit, avec sobriété et retenue, dans un langage où l'on sent parfois quelque recherche, et presque toujours une teinte de mélancolie.

« Le soleil inondait en partie la façade de l'immeuble. » C'est la première phrase du prologue, et comme le thème majeur d'une symphonie. Il suffit ensuite, pour connaître l'évolution du thème, de lire la première phrase de l'épilogue: « Le soleil s'est enfui, l'immeuble est retourné à l'ombre. » Le symbolisme est trop visible. C'est toute une vie qui, commencée sous les ardeurs d'un soleil printanier, s'achève sous les frêles rayons d'un soleil d'hiver: la vie de la petite Fanchon, orpheline de mère, qu'entoure la tendresse d'un père peut-être trop aimé. À l'âge des premières amours, Fanchon devient Françoise: une jeune fille ardente, éprise d'un garçon qui ne semble désirer qu'une amitié, un peu jalouse de la jeune épouse de son père, et qu'un terrible accident — un plongeon raté, où elle se fracture une vertèbre — rend temporairement impotente. C'est l'été, le soleil inonde encore la maison; mais Françoise ne le voit déjà plus que de sa chambre close.

Arrive l'automne, et la vie a repris son cours. Françoise, guérie, mariée, est devenue écrivain. Elle s'appelle désormais Blanche Upsal — son nom de plume — et l'on devine qu'elle a tâché d'oublier les jours malheureux de son enfance et de son adolescence. Son univers est fait d'un enfant et d'un mari qu'elle aime, et des romans qu'elle écrit, en puisant son inspiration au soleil: « ... le soleil est pour elle source d'inspiration et Muse ». C'est la saison des fruits mûrs, de la maturité heureuse, presque insouciant. Un jour pourtant, le mari partira, avec une jeune fille dont Blanche espérait faire la femme de son fils. Le cercle heureux se brise, et Blanche se retrouve bientôt seule: une vieille dame malade, qui n'ose déranger des amis un soir de Noël. L'hiver descend autour d'elle, comme descend en elle l'angoisse, la peur de la souffrance et de la mort.

On le voit, le sujet n'est pas neuf; il n'a rien, non plus, de particulièrement saisissant. Le sujet se prêtait même à un traitement larmoyant, et l'écueil n'est pas toujours évité. Mais il faut

reconnaitre à l'auteur le mérite d'une écriture habituellement contrôlée, d'une technique assez sûre. Négligeant l'analyse psychologique, Anne Bernard campe sobrement personnages et situations. Tout le reste est une sorte d'évocation impressionniste, par coups de palette successifs et à partir de certains symboles faciles à saisir. Le résultat est bon : un roman sans prétention, dans un genre traditionnel et intime, et dont la lecture est agréable.

J.-C. G.